

# **GE\_GERICHTE ACJC/1461/2018 vom 16. Oktober 2018**

GE Cour de justice, 2018-10-16, FR

Quelle: [https://mcp.opencaselaw.ch/entscheid/ge\\_gerichte\\_ACJC\\_1461\\_2018](https://mcp.opencaselaw.ch/entscheid/ge_gerichte_ACJC_1461_2018)

FR: GE\_GERICHTE ACJC/1461/2018 du 16 octobre 2018

IT: GE\_GERICHTE ACJC/1461/2018 del 16 ottobre 2018

## **Erwägungen**

### **E. 1.1**

Le jugement entrepris étant une décision finale de première instance (art. 308 al. 1 let. a CPC), rendue dans une affaire patrimoniale dont la valeur litigieuse au dernier état des conclusions était supérieure à 10'000 fr. (art. 308 al. 2 CPC), la voie de l'appel est ouverte.

Interjeté dans le délai et suivant la forme prescrits par la loi (art. 130, 131, 142 al. 1, 143 al. 1 et 311 al. 1 CPC), l'appel est recevable.

### **E. 1.2**

L'appel peut être formé pour violation du droit (art. 310 let. a CPC) et constatation inexacte des faits (art. 310 let. b CPC). L'instance d'appel dispose ainsi d'un plein pouvoir d'examen de la cause en fait et en droit. En particulier, le juge d'appel contrôle librement l'appréciation des preuves effectuée par le juge de première instance (art. 157 CPC en relation avec l'art. 310 let. b CPC) et vérifie si celui-ci pouvait admettre les faits qu'il a retenus. L'appelante critique, en premier lieu, la constatation des faits par le tribunal. Dès lors qu'elle ne fait que relever les faits retenus par le premier juge qu'elle considère comme lacunaires, imprécis ou faux, sans toutefois développer leurs conséquences sur le plan juridique, ces éléments ont soit été intégrés, dans la mesure de leur bien-fondé, dans la partie en fait ci-dessus, soit seront analysés dans le cadre de l'examen des griefs en violation du droit soulevés par l'appelante.

## **E. 2**

L'appelante fait valoir des faits nouveaux et produit des pièces nouvelles.

### **E. 2.1**

Selon l'art. 317 al. 1 CPC, les faits et les moyens de preuve nouveaux ne sont pris en considération en appel que s'ils sont invoqués ou produits sans retard

- 8/15 -

C/24165/2015 (let. a) et s'ils ne pouvaient pas être invoqués ou produits devant la première instance bien que la partie qui s'en prévaut ait fait preuve de diligence (let. b). Tant que la phase des délibérations en appel n'a pas débuté, les faits et moyens de preuve qui surviennent jusqu'au début de cette phase peuvent encore être introduits au procès, aux conditions de l'art. 317 al. 1 CPC (arrêt du Tribunal fédéral 5A\_701/2016 du 6 avril 2017 consid. 6.4).

### **E. 2.2**

En l'espèce, les pièces nouvelles produites par l'appelante et les faits nouveaux allégués par celle-ci, postérieurs à la date à laquelle le Tribunal a gardé la cause à juger, sont recevables. Il en a été tenu compte dans l'état de faits ci-dessus dans la mesure utile.

### **E. 3**

L'appelante reproche au premier juge d'avoir considéré que le dépôt de la demande en revendication de l'intimé avant l'échéance convenue entre les parties ne remettait pas en cause sa recevabilité.

#### **E. 3.1**

Le juge n'entre en matière que sur les requêtes pour lesquelles les requérants ont un intérêt digne de protection (art. 59 al. 1 et al. 2 let. a CPC). L'absence d'un tel intérêt doit être relevée d'office, à tous les stades de la procédure (arrêt du Tribunal fédéral 4P\_239/2005 du 21 novembre 2005 consid. 4.1).

Selon les principes généraux de la procédure civile, les conditions de recevabilité du procès doivent encore être réunies au moment du jugement au fond. En d'autres termes, il suffit qu'elles se réalisent jusqu'à ce terme (ATF 116 II 209 consid. 2b/bb, ATF 116 II 9 consid. 5; arrêt du Tribunal fédéral 4P\_239/2005 du 21 novembre 2005 consid. 4.1; HOHL, Procédure civile, Tome 1 : Introduction et théorie générale, 2ème éd., 2016, ch. 321; VOGEL/SPÜHLER, Grundriss des Zivilprozessrechts und des internationalen Zivilprozessrechts der Schweiz, 8ème éd., 2006, chap. 7, ch. 85, p. 206; GULDENER, Schweizerisches Zivilprozessrecht, 3e éd., p. 229). S'il se révèle au moment du jugement que toutes les conditions de recevabilité n'étaient pas encore remplies au début de la litispendance, mais qu'elles se sont réalisées en cours d'instance, le juge doit entrer en matière sur l'action (HOHL, op. cit., ch. 321).

#### **E. 3.2**

En l'espèce, les parties avaient convenu que l'appelante quitterait l'appartement sis 1 \_\_\_\_\_ à Genève au plus tard deux ans après le décès de C\_\_\_\_\_. Dès lors que C\_\_\_\_\_ est décédé le \_\_\_\_\_ 2014, l'appelante n'est plus légitimée à occuper l'appartement depuis le \_\_\_\_\_ 2016. L'intimé avait un intérêt digne de protection à demander la restitution de l'appartement dont il est propriétaire si l'appelante ne disposait pas de titre pour l'occuper. En outre, en application des principes généraux de procédure susindiqués, il suffit que les conditions de recevabilité soient réunies à la date du jugement. Ainsi, il importe peu qu'à la date du dépôt de la demande, le délai de

- 9/15 -

C/24165/2015 deux ans n'était pas échu, étant relevé qu'il l'était à la date à laquelle le Tribunal a rendu son jugement. Pour le surplus, les arguments de l'appelante qui se fondent notamment sur l'art. 76 LTF ne sont pas déterminants dans la mesure où cette loi n'est pas applicable devant la Cour et où elle s'écarte des principes généraux rappelés ci-dessus. C'est donc à bon droit que le premier juge a considéré que la demande en revendication était recevable.

### **E. 4**

L'appelante invoque une violation de la maxime de disposition (art. 58 al. 1 CPC) et de son droit d'être entendue (art. 29 al. 2 Cst. féd. et 53 al. 1 CPC). Elle soutient qu'en retenant que la créance de l'appelante était éteinte par application de l'art. 115 CO quand bien même l'intimé n'avait jamais défendu cette thèse, le premier juge a violé les dispositions précitées.

#### **E. 4.1**

Selon le principe de disposition consacré par l'art. 58 al. 1 CPC, le tribunal ne peut pas allouer à une partie plus ou autre chose que ce qu'elle a demandé, ni moins que ce qui est reconnu par la partie adverse (arrêt du Tribunal fédéral 4A\_397/2016 du 30 novembre 2016, consid. 2.1).

Lorsque le tribunal est tenu d'appliquer le droit d'office, il ne viole pas la maxime de disposition s'il admet la demande par une autre motivation juridique que celle articulée par le demandeur. Selon la jurisprudence fédérale, le principe ne eat iudex ultra petita partium n'est pas violé lorsque sous l'angle juridique, le tribunal apprécie la prétention objet de la demande d'une manière qui s'écarte en tout ou partie de la motivation présentée par les parties, pour autant qu'il demeure dans le cadre des conclusions (arrêt du Tribunal fédéral 4A\_307/2011 du 16 novembre 2011, consid. 2.4; ATF 120 II 172 consid. 3a). Le principe du droit d'être entendu (art. 53 al. 1 CPC; art. 29 al. 2 Cst.) n'oblige pas le juge à soumettre à la discussion des parties les principes juridiques sur lesquels il va fonder son jugement. En vertu de la règle jura novit curia, il n'est en principe pas lié par les moyens de droit développés par les parties. Le juge peut ainsi appliquer d'office, sans avoir à attirer préalablement l'attention des parties sur l'existence de tel ou tel problème de droit, une autre disposition de droit matériel pour allouer les conclusions du demandeur. Le juge n'a pas non plus à aviser spécialement une partie du caractère décisif d'un élément de fait sur lequel il s'apprête à fonder sa décision, pour autant que celui-ci ait été allégué et prouvé selon les règles. La jurisprudence aménage toutefois une exception au principe jura novit curia lorsque le juge s'apprête à fonder sa décision sur une norme ou un principe juridique non évoqué dans la procédure antérieure et dont aucune des parties en présence ne s'est prévaluée et ne pouvait supputer la pertinence in casu

- 10/15 -

C/24165/2015 (arrêt du Tribunal fédéral 5A\_561/2011 du 19 mars 2012 consid. 10.1 n.p. in ATF 138 III 289 et les références citées). Si la partie lésée a la possibilité d'exercer son droit d'être entendu dans le cadre de son appel, où l'autorité jouit d'un plein pouvoir d'examen en fait et en droit (art. 310 CPC), la violation est réparée. L'appelant ne peut alors pas se contenter de se plaindre de cette violation : il doit exercer son droit d'être entendu (arrêt du Tribunal fédéral 5A\_925/2015 du 4 mars 2016 consid. 2.3.3.2 n.p. in ATF 142 III 195 et les références citées).

#### **E. 4.2**

En l'espèce, le Tribunal a retenu que même si l'appelante avait été fondée à demander des indemnités pour plus-value sur la base d'un précédent contrat avec le défunt, celles-ci avaient été éteintes par remise de dette le 15 mars 2013. Bien que l'intimé n'ait pas formellement invoqué que l'acte du 15 mars 2013 devait être qualifié de remise de dette au sens de l'art. 115 CO, il a allégué et prouvé les termes de cet acte qui ont permis au juge de le qualifier. En outre, une telle analyse n'a rien d'imprévisible en matière contractuelle. Le premier juge n'a dès lors pas fondé sa décision sur un motif inattendu et il lui appartenait, conformément à la jurisprudence précitée, d'appliquer le droit d'office, de rechercher la règle de droit matériel abstraite applicable et d'en tirer les conséquences juridiques, sans avoir à interpellier les parties pour ce faire. Il ressort, par conséquent, de ce qui précède que le premier juge n'a d'aucune manière violé le droit d'être entendu de l'appelante. Au demeurant, une éventuelle violation du droit d'être entendu aurait été réparée par le fait que l'appelante a pu se déterminer sur la motivation juridique du premier juge dans ses écritures

d'appel et que la Cour statue avec plein pouvoir d'examen. Il n'y aurait dès lors pas eu lieu de renvoyer la cause au premier juge.

## **E. 5**

L'appelante critique le raisonnement du premier juge qui l'a conduit à rejeter l'exception d'inexécution qu'elle avait invoquée. Elle soutient qu'elle dispose d'un droit de rétention personnel, opposable à l'intimé, découlant d'une plus-value pour les travaux effectués dans l'appartement litigieux ainsi que de la donation dont elle est bénéficiaire. Elle conteste que, notamment par sa déclaration du 15 mars 2013, contresignée par C\_\_\_\_\_, elle ait renoncé à se prévaloir d'indemnités pour plus-value.

5.1.1 A teneur de l'art. 641 CC, le propriétaire d'une chose a le droit d'en disposer librement, dans les limites de la loi (al. 1). Il peut la revendiquer contre quiconque la détient sans droit et repousser toute usurpation (al. 2). 5.1.2 Selon l'art. 82 CO, celui qui poursuit l'exécution d'un contrat bilatéral doit avoir exécuté ou offrir d'exécuter sa propre obligation, à moins qu'il ne soit au

- 11/15 -

C/24165/2015 bénéficie d'un terme d'après les clauses ou la nature du contrat. Cette disposition régit l'exécution des obligations réciproques dues en vertu d'un contrat bilatéral parfait. Lorsque les prestations découlent d'un contrat bilatéral imparfait ou reposent sur des rapports d'obligations différents et économiquement liés, elles ne doivent normalement pas être exécutées simultanément; toutefois par analogie avec l'art. 82 CO, la jurisprudence a reconnu au débiteur le droit de refuser sa prestation en vertu d'un droit de rétention personnel si, de son côté, le créancier ne s'est pas exécuté (ATF 128 V 224 consid. 2b; HOHL, Commentaire romand, Code des obligations I, 2ème éd., 2012, n 1 ad art. 82 CO).

5.1.3 Le contrat de prêt à usage est un contrat bilatéral imparfait, par lequel le prêteur s'oblige à céder gratuitement l'usage d'une chose que l'emprunteur s'engage à lui rendre après s'en être servi (art. 305 CO; TERCIER/BIERI/CARRON, Les contrats spéciaux, 5ème éd., 2016, n 2446). Le "bail gratuit" est un prêt à usage (art. 305 ss CO; LACHAT, Le bail à loyer, 2ème éd. 2008, n. 1.1 p. 70 et n. 1.6.1 p.82). L'art. 307 CO ne traite que des rapports des parties en cours de contrat; le règlement des comptes en fin de contrat est quant à lui régi par une application analogique des règles sur le bail (BOVET/RICHA, Commentaire romand, Code des obligations I, 2ème éd. 2012, n. 2 ad art. 307 CO). 5.1.4 L'art. 260a al. 3 CO stipule que si, à la fin du bail, la chose présente une plus-value considérable résultant de la rénovation ou de la modification acceptées par le bailleur, le locataire peut exiger une indemnité pour cette plus-value; sont réservées les conventions écrites prévoyant des indemnités plus élevées. (art. 260a al. 1 CO). 5.1.5 Pour apprécier la forme et les clauses d'un contrat, le juge doit tout d'abord s'attacher à rechercher la réelle et commune intention des parties, le cas échéant empiriquement, sur la base d'indices, sans s'arrêter aux expressions et dénominations inexactes dont elles ont pu se servir (art. 18 al. 1 CO; ATF 131 III 280 consid. 3.1). Pour ce faire, le juge prendra en compte non seulement la teneur des déclarations de volonté, mais aussi les circonstances antérieures et postérieures à la conclusion du contrat (arrêt du Tribunal fédéral 4A\_98/2012 du 3 juillet 2012, consid. 3.2; ATF 129 III 675 consid. 2.3), en particulier les projets de contrat, la correspondance échangée, etc. (WINIGER, Commentaire romand, Code des obligations I, 2003, n. 15, 25 et 32-34 ad art. 18 CO). Cette interprétation dite subjective relève du fait et de l'appréciation des preuves (arrêt du Tribunal fédéral 4A\_98/2012 du 3 juillet 2012, consid. 3.2; ATF 132

III 626 consid. 3.1; 131 III 606 consid. 4.1). Si la volonté réelle des parties ne peut pas être établie ou si leurs volontés intimes divergent, le juge doit interpréter les déclarations faites et les comportements selon la théorie de la confiance; il doit rechercher comment une déclaration ou une

- 12/15 -

C/24165/2015 attitude pouvait être comprise de bonne foi en fonction de l'ensemble des circonstances (on parle alors d'une interprétation objective). Le principe de la confiance permet ainsi d'imputer à une partie le sens objectif de sa déclaration ou de son comportement, même s'il ne correspond pas à sa volonté intime. Seuls les éléments antérieurs à la conclusion du contrat sont à prendre en considération (ATF 136 III 186 consid. 3.2.1 et les arrêts cités; 135 III 295 consid. 5.2). 5.1.6 Selon l'art. 115 CO, il n'est besoin d'aucune forme spéciale pour annuler ou réduire conventionnellement une créance, lors même que, d'après la loi ou la volonté des parties, l'obligation n'a pu prendre naissance que sous certaines conditions de forme.

5.1.7 Les héritiers acquièrent de plein droit l'universalité de la succession dès que celle-ci est ouverte (art. 560 al. 1 CC). Ils sont saisis des créances et actions, des droits de propriété et autres droits réels, ainsi que des biens qui se trouvaient en la possession du défunt, et ils sont personnellement tenus de ses dettes; le tout sous réserve des exceptions prévues par la loi (art. 560 al. 2 CC).

## **E. 5.2**

En l'espèce, les parties s'accordent à considérer qu'elles ont été liées par un contrat de prêt à usage, par lequel l'intimé a cédé gratuitement à l'appelante la jouissance de l'appartement sis 1 \_\_\_\_\_ pendant une durée de deux ans après le décès de son père et que celle-ci s'est engagée à le lui restituer à l'expiration de ce délai.

Avant le décès de C \_\_\_\_\_, A \_\_\_\_\_ et ce dernier n'étaient pas liés par un contrat de bail ou un contrat de prêt.

### **E. 5.2.1**

Le prêt de l'appartement entre B \_\_\_\_\_ et A \_\_\_\_\_ est sujet à une application par analogie des règles du bail à loyer s'agissant du règlement des comptes en fin de contrat, conformément aux principes rappelés ci-dessus.

Cela étant, il ressort des faits exposés que les travaux allégués par l'appelante ont été réalisés en 1992, puis en 2008, et sont ainsi antérieurs à la prise d'effet du contrat de prêt entre les parties, soit au \_\_\_\_\_ 2014, date du décès de C \_\_\_\_\_. Les parties n'étaient alors liées par aucune relation juridique, étant relevé, au surplus, qu'à l'époque des travaux, l'intimé n'était pas propriétaire de l'appartement.

Compte tenu de l'absence de prestations réciproques dues en vertu du contrat de prêt, l'appelante ne peut invoquer un droit de rétention personnel basé sur une application analogique de l'art. 82 CO et de l'art. 260a CO pour refuser de restituer l'appartement sis 1 \_\_\_\_\_ à l'intimé, et prétendre à une indemnité en plus-value sur demande reconventionnelle.

### **E. 5.2.2**

Il convient encore d'examiner, en admettant que l'appelante ait été titulaire d'une créance préexistante, si celle-ci pourrait s'en prévaloir.

- 13/15 -

C/24165/2015 Dans la déclaration écrite du 15 mars 2013, signée par le défunt et l'appelante, cette dernière s'est engagée à quitter l'appartement au plus tard deux ans après le décès du précité et à le restituer, sans conditions, à son fils.

Dans les déclarations écrites du 30 novembre 2013 et 27 décembre 2013, signées respectivement par l'intimé et l'appelante, et par le défunt et l'appelante, cette dernière s'est engagée à libérer l'appartement à l'expiration des deux années et à ne pas introduire d'action en justice visant à son maintien dans les lieux.

Dans le document intitulé "Mes Instructions" du 5 décembre 2012, que l'appelante a contresigné, celle-ci s'oblige à ne causer aucun ennui moral ou matériel aux membres de la famille de C\_\_\_\_\_, soit directement soit involontairement. Il est en outre indiqué qu'elle rendrait l'appartement sis 1 \_\_\_\_\_ au maximum deux ans après son décès, en bon état, étant précisé que tout le contenu, objets meublant seraient sa propriété.

Il ressort de ces actes, signés tant par le défunt que par les parties à la présente procédure, que la volonté de C\_\_\_\_\_ était d'éviter toute contestation financière ("aucun ennui moral ou matériel") de la part de l'appelante à l'encontre de sa famille. Bien que leurs termes diffèrent, leur texte est clair et il en ressort que la volonté commune des précités était la même, à savoir que l'appelante renonçait à faire valoir toute prétention qu'elle aurait pu détenir en lien avec l'appartement. A cet égard, il sera relevé que, bien que les travaux aient déjà été exécutés, aucune précision à cet égard ne figure sur les divers actes établis, et, en particulier, aucune indemnisation n'est prévue. Le document "Mes Instructions" du 5 décembre 2012 précise uniquement que les meubles de l'appartement sont la propriété de l'appelante.

Ainsi, même si l'appelante avait été en droit d'obtenir un dédommagement pour les travaux effectués en 1992 et 2008, il doit être considéré qu'elle y aurait renoncé aux termes des différentes déclarations ultérieures qu'elle a signées et qui devront être qualifiées de remise de dette selon l'art. 115 CO, ainsi que l'a jugé le Tribunal. Au surplus, compte tenu de ce qui précède, il n'est pas nécessaire d'analyser si la déclaration du 15 mars 2013 peut être qualifiée de stipulation pour autrui au sens de l'art. 112 CO, comme le soutient l'appelante, qui prétend que ledit acte ne serait dès lors pas opposable à l'intimé. Il ressort, en effet, de l'interprétation subjective et objective de l'acte du 15 mars 2013 que l'appelante s'engageait à renoncer à toute prétention en lien avec l'appartement envers l'intimé. Par ailleurs, il sera relevé que celle-ci ne conteste pas la légitimation active de l'intimé pour agir en restitution de l'appartement litigieux.

- 14/15 -

C/24165/2015

### **E. 5.2.3**

Quant à la donation alléguée par l'appelante découlant de l'acte du 20 décembre 2012, elle ne lui permet pas de s'opposer à la restitution de l'appartement. En effet, quand bien même il serait retenu que l'appelante serait titulaire d'une prétention découlant de cet acte, une telle prétention ne résulterait pas du même contrat bilatéral imparfait, soit du contrat de prêt à usage sur l'appartement sis 1 \_\_\_\_\_. De plus, les prétentions – d'une part le paiement de la donation, et d'autre part, la restitution de l'appartement – ne sont, en aucune manière, économiquement liées. L'appelante ne peut donc s'en prévaloir pour invoquer un droit de

rétenition et refuser de restituer l'appartement par une application analogique de l'art. 82 CO.

#### **E. 6**

Au vu de l'issue du litige, il n'y a pas lieu d'examiner la question du montant de l'indemnité qui aurait pu être due à l'appelante. Dès lors, il ne se justifie pas d'examiner s'il convient d'ordonner les mesures sollicitées par l'appelante, soit une expertise et un transport sur place. Le jugement entrepris sera, par conséquent, confirmé aussi bien en ce qu'il a ordonné la restitution de l'appartement litigieux qu'en ce qu'il a débouté l'appelante de ses prétentions reconventionnelles.

#### **E. 7**

Les frais judiciaires d'appel seront mis à la charge de l'appelante, qui succombe dans son appel (art. 95 et 106 al. 1 CPC). Ceux-ci seront arrêtés à 13'000 fr. et compensés avec l'avance de frais fournie par l'appelante, qui reste acquise à l'Etat de Genève (art. 111 al. 1 CPC, art. 31 et 37 RTFMC).

L'appelante sera également condamnée à payer à l'intimé la somme de 10'000 fr. à titre de dépens d'appel (art. 85 al. 1 et 90 RTFMC), débours et TVA compris (art. 25 et 26 LaCC). \*

\* \* \* \* \*

- 15/15 -

C/24165/2015 PAR CES MOTIFS, La Chambre civile : A la forme : Déclare recevable l'appel interjeté le 9 février 2018 par A\_\_\_\_\_ contre le jugement JTPI/205/2018 rendu le 10 janvier 2018 par le Tribunal de première instance dans la cause C/24165/2015-7. Au fond : Confirme le jugement entrepris. Déboute les parties de toutes autres conclusions. Sur les frais: Arrête les frais judiciaires à 13'000 fr. et les met à la charge de A\_\_\_\_\_. Dit qu'ils sont compensés avec l'avance de frais de 13'000 fr. fournie par A\_\_\_\_\_, avance qui est acquise à l'Etat de Genève. Condamne A\_\_\_\_\_ à verser à B\_\_\_\_\_ la somme de 10'000 fr. à titre de dépens d'appel. Siégeant : Monsieur Laurent RIEBEN, président; Monsieur Patrick CHENAUX, Madame Fabienne GEISINGER-MARIETHOZ, juges; Madame Sandra MILLET, greffière.

Le président : Laurent RIEBEN

La greffière : Sandra MILLET

Indication des voies de recours : Conformément aux art. 72 ss de la loi fédérale sur le Tribunal fédéral du 17 juin 2005 (LTF; RS 173.110), le présent arrêt peut être porté dans les trente jours qui suivent sa notification avec expédition complète (art. 100 al. 1 LTF) par-devant le Tribunal fédéral par la voie du recours en matière civile. Le recours doit être adressé au Tribunal fédéral, 1000 Lausanne 14. Valeur litigieuse des conclusions pécuniaires au sens de la LTF supérieure à 30'000 fr.

Export aus OpenCaseLaw (CC0). Verbindlich ist allein der vom erlassenden Gericht veröffentlichte Originaltext. Quellen-URL siehe oben.